

JEAN-MARIE CAHARD.

Jean-Marie Cahard, tout comme Dominique Pierre, était déjà présent depuis quelques mois, au Poste Flinois, à mon arrivée.

Nous avons donc vécu ensemble, durant plus de huit mois, jusqu'au départ de la Compagnie pour Sétif.

Malgré leurs fréquentes absences, dues aux opérations, je les connaissais bien, et je les appréciais tous les deux, pour leur camaraderie et leur sens de l'humour.

Comme c'était le cas pour Pierre, j'avais perdu de vue Cahard, au moment du chambardement lié au départ du Bataillon.

Ce n'est qu'un peu plus tard, que j'ai appris son destin, à cette époque-là.

Il ne me restait que le vague souvenir d'avoir eu vent de son problème. On m'avait raconté qu'au cours d'une opération, il était épuisé. Il était tombé dans un oued et avait failli se noyer. Ses gars l'avaient sauvé.

Comme j'étais à ce moment-là, très préoccupé par le départ de la Compagnie, je n'avais pas suivi cette affaire de près.

Plus tard, dans la lettre de Pierre, J'avais appris que Cahard avait été contaminé par des amibes et hospitalisé, comme Pierre à Alger, où ils s'étaient rencontrés.

En 1999, j'avais retrouvé la trace de sa famille normande, qui m'avait communiqué son adresse.

Lorsque je l'avais contacté, il m'avait dit :

« Tu as de la chance de m'avoir retrouvé. J'ai déménagé dix-sept fois !... »

Depuis, je communique régulièrement avec lui, et je connais beaucoup mieux son histoire.

Effectivement au moment du bouleversement dû au départ de la Cie, il avait été évacué sanitaire par le train Inox, (dit La Rafale), jusqu'à Oran, où il avait été soigné durant plus d'un mois.

Il y avait alors rencontré Pierre avec son bras cassé, puis il était parti en permission, une quinzaine de jours dans sa Normandie natale.

Il avait ensuite été muté à Alger, au service de rédaction du journal militaire Le BLED. Il avait eu, grâce à cette fonction, l'opportunité de s'initier à l'informatique, ce qui lui avait permis de trouver un emploi intéressant chez IBM, à son retour à la vie civile. C'est avec cette firme, qu'il avait beaucoup voyagé à l'étranger et donc déménagé très souvent pour son travail.

Après avoir œuvré trois mois à Alger, il avait été renvoyé, fin janvier 1961, au RI de Saida.

Il était devenu Chef de Poste à la tête d'une section, sur un piton dans une ferme abandonnée, dite la « Ferme rouge » qui se trouvait à une quinzaine de km au nord de mon Poste Flinois.

Ayant eu connaissance de sa présence, j'étais allé le voir un après-midi, probablement en mars 1961, avec une jeep prêtée par les artilleurs.

En arrivant sur ce piton rocailleux, sans la moindre végétation, je découvre des bâtiments en terre en bien mauvais état. Des militaires dépenaillés et désœuvrés errent en fumant, tandis que d'autres qui sont assis, lisent ou jouent aux cartes. Certains sont même allongés et font la sieste.

J'avais vu dans d'autres postes, notamment dans celui des Transmissions où je stockais les suspects, des soldats décontractés et nonchalants. J'avais même enguirlandé l'un d'eux, un jour où, ayant demandé où se trouvait le Sous-lieutenant, le gars m'avait répondu :

« Je ne sais pas moi, où il est le sous-bite... »

Je lui avais énergiquement rappelé les notions de base de la langue française et le respect que doit avoir un 2^e classe envers un gradé. Pour le convaincre, je lui avais demandé, s'il voulait que je lui offre trois mois de vacances supplémentaires en Algérie.

Cette proposition lui avait fait immédiatement retrouver le vocabulaire adéquat et l'attitude idoine de circonstance.

Ici aussi, je demandai où était le sous-lieutenant, à un gars qui s'était approché.

Sans se donner la peine de me répondre, il me fait signe de la main, en direction d'une porte.

Je me retourne ... et je vois Cahard souriant, sortir d'une baraque, dans une tenue presque aussi négligée que celle de ses ouailles. Il s'écrie :

« Salut. Comment vas-tu ? C'est sympa de venir me voir. Je suis à trente au jus ! Et toi ? »

« Eh bien moi, j'ai encore trois mois à tirer... Mais dis-moi, tes gars sont vachement relax, je vois... »

« Oui, ce sont de appelés comme moi. Je ne vais pas les emm.. »

« Mais, tu ne crains pas, que par une nuit sans lune, quelques féllouses viennent vous couper les c..... ? »

« Non... Tu crois qu'il y en a encore ? »

« Ben, c'est possible. Même si tu ne places pas des mines autour du camp, je suppose que tu fais quand même monter la garde la nuit. »

« Non... On a un chien loup !... »

Alors là, pour le coup, j'éclate de rire. Lui aussi.

Nous discutons un moment puis, nous allons boire un pot dans l'indifférence générale.

Un peu plus tard, un peu inquiet pour la sureté de tout ce beau monde, je prends congé de mon camarade, suivi du responsable de la sécurité, qui remue la queue.

Je rejoins ma jeep où m'attend mon chauffeur. Il a l'air médusé. C'est vrai que nous déparons un peu dans cette cour des miracles.

Commentaires de Jean-Marie :

C'est vrai que le poste avait un petit air de club med, (piscine, et buffet en moins), mais je tiens à certifier que la sécurité était bien assurée.

C'est bien un chien loup qui montait la garde, et j'avais infiniment plus confiance en sa vigilance qu'en celle d'un bidasse qui va roupiller au bout d'un quart d'heure de garde.

Nous faisons des sorties presque chaque jour, et on avait de bonnes sources de renseignements.